L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 4 janvier 1909.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	60	16
Midi.....	68	20
3 P. M.....	70	21
6 P. M.....	68	20

Roi et Reine deux fois.

Bien que Victor Emmanuel et Hélène fissent des souverains très populaires ; bien que depuis leur avènement ils aient su gagner le respect, l'affection du peuple aux destinées duquel ils président avec dignité et bonté, jamais n'avaient-ils eu l'occasion de se montrer dans toute la noblesse de leur caractère ; jamais n'avaient-ils pu donner à leur peuple un plus éclatant témoignage de leur attachement pour lui que celui qu'ils lui donnent en la sombre et douloureuse épreuve qu'il traverse dans le moment.

Quand leur arriva, l'autre jour, la nouvelle de la catastrophe qui frappait leurs compatriotes, avec cette spontanéité dont seules sont capables les natures d'élite, le roi et la reine décidèrent de se rendre dans leurs villes dévastées pour y apporter des secours et des consolations ; et bien vite après, on les voyait au milieu des malheureux, se multipliant, ne reculant devant aucun effort, ne comptant pas avec les fatigues pour alléger les misères qui les attendrissaient jusqu'aux larmes.

Admirable spectacle que celui d'un roi et d'une reine abandonnant dans leur palais sceptre et couronnes pour se faire les plus humbles des hommes, pour apporter à des morts l'hommage de leurs larmes, à des blessés les secours de leurs cœurs et de leurs bourses.

A l'histoire de l'Italie s'ajouteront deux pages ; celle où seront racontés les navrants détails, les horreurs de cette catastrophe qui a endeuillé le pays entier, et qui a si douloureusement marqué la fin de la dernière année; et celle qui nous parlera de l'héroïque conduite de Victor Emmanuel et d'Hélène; qui célèbrera leur courage, leurs vertus; qui nous dira que si l'homme était roi par droit de succession, et la femme reine par droit de mariage ; ils étaient l'un et l'autre souverains par droit de noblesse, non pas la noblesse de la naissance, mais celle du cœur, la seule vraie, la seule capable de beaux, de sublimes élans.

Une réforme excellente.

Avec la nouvelle année, il semble que tout fasse peau neuve : les choses dans l'ordre physique, les hommes dans l'ordre moral.

De la Capitale américaine nous vient une nouvelle qui sera bien accueillie par tous les gens bien pensants, par tous ceux dont les aspirations tendent vers l'amélioration, le progrès, la perfection même, si cette dernière était de ce monde.

Une dépêche nous apprend que les Examinateurs de banques nationales récevront désormais un traitement fixe pour leurs services au gouvernement, ou un per diem et leurs frais de voyages, au lieu d'émoluments, si les recommendations du ministre du Commerce, M. Cortelyou, du contrôleur Murray et du sous-contrôleur Kane recoivent l'approbation du prochain Congrès, si en d'autres termes une loi est adoptée à cet effet, ce que tout parait présager.

D'après le système des émoluments, le contrôleur ne trace pas l'itinéraire des Examinateurs ; il n'exerce sur lui qu'un pouvoir relatif ; et toute banque apprenant que l'employé du gouvernement est dans son voisinage, est en droit de s'attendre à sa visite et peut s'y préparer, ce qui est en violation de l'esprit de la loi, et qui rend défectueux le système.

La réforme que recommandent les fonctionnaires plus haut cités, aura cela aussi de bon, que les Examinateurs feront preuve en toutes circonstances, de la même impartialité, de la même rigidité, de la même méticulosité dans leurs travaux ; et tout le monde y trouvera son compte : les Examinateurs ayant la satisfaction d'avoir pleinement rempli leur devoir ; les banques ayant l'assurance de n'avoir pas été victime d'un favoritisme nuisible à leurs intérêts.

Peut être en coûtera-t-il plus aux institutions financières d'être soumises à un système d'examen nouveau ; mais l'augmentation des frais sera à peine appréciable. Ce sont les institutions elles-mêmes, d'ailleurs, qui ont été, sinon les inspiratrices de la mesure, du moins ses partisans.

Le système actuel n'est pas sans valeur, s'il a des désavantages ; mais, tout bien considéré, le nouveau, celui qui fera l'objet de discussions prochaines dans les deux Chambres congressionnelles, paraît préférable à l'autre. La réforme n'est que suggérée, n'est qu'à l'état embryonnaire ; il lui faudra passer par bien des formalités avant d'arriver à son caractère définif, avant de devenir loi.

M. Kane dit qu'il faut quelque temps à un Examinateur pour étudier l'origine et comprendre la valeur des effets de commerce qui lui passent par les mains. Il y a des responsabilités attachées à ces effets qui pèsent sur les gens faisant des emprunts aux banques et qui leurs donnent ces effets comme garantie de remboursement.

Le prochain Congrès ne sera pas saisi de ce projet de loi seulement ; il aura à consacrer quelque attention à d'autres questions relatives à notre système monétaire. Les membres de la Commission dont les questions financières sont du ressort, reconnaissent la nécessité de mesures qui permettront au Département du Trésor de relever les infractions à la loi et de les punir, sans avoir pour cela à ordonner la clôture des institutions délinquantes.

"Un vétéran du barreau".

C'est le titre d'un ouvrage relatif aux événements de 1870. L'auteur est M. Charles Limet, doyen de l'Ordre des avocats, qui a consigné dans ce volume les souvenirs de quatre-vingts années. M. Limet, qui partage ses loisirs entre le culte des arts et celui de la poésie, a connu au cours de sa longue carrière toutes les célébrités du barreau, de la politique, de la peinture et des lettres ; c'est dire que sa mémoire abonde en anecdotes ; son livre est une chronique du dix-neuvième siècle écrite par un témoin. Si ses souvenirs personnels ne remontent pas plus haut, ses maîtres lui contaient au collège d'Étampes, l'histoire des châteaux voisins, Bâville, Gravelle, Chamarande, Méréville, où vécurent sous l'ancien régime des magistrats comme Lamoignon, des financiers comme Perregaux et La Borde. Il a vu la révolution de Juillet, le retour des cendres de Napoléon ; et, avant de s'inscrire au barreau, a fait son stage dans l'étude d'avoué de Fortuné Delavigne, frère de Casimir. Il a entendu les dernières plaidoiries de Berryer, de Chaix d'Est Ange et la première de Me Barboux, dont il prédit aussitôt le succès. Intimement lié avec M. Emile Ollivier, il fit avec lui le voyage d'Italie et retrouva à Venise le fils d'un juge au tribunal de la Seine, Edouard Manet, qui copiait alors avec enthousiasme Véronèse et Titien. Manet, dont il devint l'ami,, lui fit connaître Gambetta. Depuis quarante ans, M. Limet a visité tous les musées d'Europe et fréquenté tous les théâtres. Grand amateur de musique, il était resté fidèle à Rossini, sa première admiration, et rebelle à Wagner, bien qu'il l'eût entendu dès 1860, chez M. Ollivier, chanter lui-même des fragments de "Lohengrin". Une représentation de ce chef-d'œuvre, qu'il vit par hasard à Barcelone en 1888, le convertit si bien que, peu de temps après, il partait pour Beyreuth, assistait au "festspiel" et en revenait avec un enthousiasme qui fut pour son ami Rousse un sujet de railleries sans fin.

Huysmans au couvent.

Pendant les longs séjours qu'il fit à Saint-Wandrille, à Solesmes et à Ligugé, Huysmans s'intéressait passionnément à la liturgie. Il y prenait, écrit Dom J. M. Besse, dans la "Revue du temps présent", des jouissances d'art et de piété. Ces joies eussent été incomplètes et courtes, si son esprit n'eût découvert le sens mystérieux des textes et des rites. Aussi étudiait-il les vieux commentateurs dans les bibliothèques et recevait-il avec reconnaissance les notes qu'on recueillait pour lui. Avec quelques jeunes moines de Ligugé, il avait entrepris de rehausser la pompe des offices ; l'un d'eux, chargé de la sacristie, dessina sur ses indications le modèle d'une chasuble qui fut exécutée dans un atelier de Paris ; le style en était irréprochable ; un abbé du douzième siècle aurait pu la porter. Une autre fois, les Bénédictins éprouvèrent le besoin d'offrir une châsse à un de leurs bienheureux dont les reliques étaient mal logées. Cette fois encore, on consulta Huysmans sur le symbolisme des gemmes qui devaient orner le reliquaire. Il se présenta quelques jours après tenant à la main un petit cahier vert que les moines ont conservé depuis dans les archives de leur trésor. C'étaient des notes (qu'on trouvera dans la "Revue du temps présent") sur le Béryl, l'Améthyste et la Topaze, tout un "tableau tropologique des gemmes", avec des commentaires mystiques empruntés à Saint-Bruno de Segni, à Saint Oddon du Mont Cassin, au bienheureux Rupert, abbé de Deutz, à Cornélius à Lapide et à M. Panier. Ces notes ont servi à Huysmans pour "la Cathédrale" et "l'Oblat."

La santé de Mistral.

Des bruits attristants ont couru, il y a quelques semaines, sur la santé de l'auteur de "Mireille." Ces nouvelles fâcheuses furent vite démenties. Mistral souffrait en effet d'une de ces indispositions légères qui n'épargnent personne, pas même les grands poètes, mais le mal n'était pas de nature à inquiéter sa robuste vieillesse. Cependant les chroniqueurs, race sans pitié, avaient tous préparé leurs articles. Quand ils surent que Mistral allait mieux, ils se réjouirent avec nous tous, mais, comme il ne faut pas que rien se perde, quelques uns publièrent leur prose en y ajoutant des "heureusement," des "grâce à Dieu" et autres formules jubilatoires pour corriger l'air de nécrologie. On dit que le poète ne s'y est pas mépris. Un de ses amis, Pascal Cros, trompé par les journaux, lui avait adressé ce quatrain :

Disien que la Camarde a vougu, din [seis alo,
O Mestre, encabana la Muso Prou- [vençalo,
Digo-mi, de ta man, qu'èro un mar- [rid pantai
E que seras aquit longomai! longo- [mai!

"Ils disaient que la Camarde a voulu dans ses ailes, ô maître, emprisonner la Muse provençale. Ecris-moi de ta main que c'était un maudit mensonge et que tu seras ici longtemps encore, longtemps encore."

Le maître, tout à fait remis de son mal passager et portant plus fièrement ses soixante-dix-huit années que d'autres leur jeunesse, a répondu par ces quelques vers :

A l'ami Pascau Cros.

Autre-temps, quand quaucun èro [malaut, disien :
Eh ! ben, sa santa se repauso !
Aro, moun bon, per pau que siguen [counegu,
N'aurian qu'un cebenchoun, un [cranquihoun, un ren,
As touti li journau que sonon nosti [clar
E nous meton au cros, avant d'agué [fini :
Li journau, quelo bello causo !....

Autrefois, quand quelqu'un était malade, on disait : "Eh bien, sa santé se repose." Maintenatn, mon bon, pour peu que nous soyons connus, n'aurions-nous qu'un rhume, une misère, un rien, voilà tous les journaux qui sonnent notre glas et nous mettent au tombeau avant que ce soit fini. Les journaux, quelle belle chose !

Le Domaine Aérien.

L'aviation va soumettre aux juristes des problèmes nouveaux que M. Ch. L. Julliot signale dans la "Revue des Idées". D'après le Code civil, la propriété du sol emporte celle du dessus et du dessous, sauf les exceptions résultant des servitudes et des règlements de police. Elle emporte donc la propriété, non pas de l'air, "res nullius", mais de l'espace aérien correspondant au sol. Chaque propriétaire est chez soi des enfers jusqu'au ciel. Ce principe, incontesté depuis l'époque romaine, a subi déjà deux entorses. Un arrêt de Douai (8 juin 1887) en borne l'application à l'espace aérien "dans la limite où celui-ci est utilisable", ce qui permettrait à une Compagnie de chemin de fer d'acheter seulement les deux parcelles où elle posera les piles d'un pont et de jeter l'arche par-dessus les fonds intermédiaires, pourvu que ce soit à une grande hauteur. La Cour d'Agen a été plus loin (22 novembre 1861) ; elle a décidé qu'un tunnel, creusé sous des vignes, ne donne pas lieu à une indemnité, quand le propriétaire n'est dépossédé d'aucune partie de ses immeubles. Pour conserver des droits sur le domaine utilisable, il faudrait donc l'utiliser, joindre la possession et l'usage à la propriété. Si on applique à l'espace aérien cette doctrine peu juridique, on voit que la condition de chaque immeuble varie, suivant l'emploi qui en est fait. Selon que le propriétaire d'une parcelle cultivera des choux, construira un gratte-ciel ou se livrera lui-même à l'aérostation, son domaine aérien cessera à quelques pieds de terre ou s'élèvera jusqu'au zénith, et ceci réglera pour les aviateurs le droit de stationnement. Quant à la circulation, elle n'est défendue (471, Code pénal) que sur les terrains clos ou ensemencés. Il en sera de même pour les espaces. Et le propriétaire qui voudra interdire aux aéroplanes son domaine aérien devra l'enclore de murs (très hauts!) ou le limiter par des ballons captifs.

THEATRES.

ORPHEUM.

Qui donc a pu retenir son rire à l'Orpheum, hier soir, quand sur la scène l'inimitable Ben Welch s'est montré sous les traits de l'Hébreu ? Qui donc n'a pas senti se dérider son front quand l'amusant acteur, dans un monologue, a rempli la salle de saillies fines, de traits spirituels ?

Mais Welch n'a pas été seul à se faire applaudir ; Gardiner et Vincent, May et Flo Hing'er, Rice et Elmer, Arcadia De Haven et Sidney, les frères Keeley, ont puissamment contribué au succès de cette soirée de début.

Jusqu'à dimanche soir, la troupe jouera à l'Orpheum : et à chacune de ses représentations sa vogue grandira et le public grossira.

Nous aimons à la Nouvelle-Orléans le vaudeville à la condition qu'il n'ait rien de vulgaire, de grotesque. L'Orpheum, nous devons le reconnaître, apporte un soin très grand à la formation de ses troupes ; toujours en exclut-elle les médiocrités.

TULANE.

"Vera, the Medium" est la pièce sur laquelle s'est levé le rideau du Tulane hier soir, et qui, si elle a vivement intéressé un public d'élite, a valu à Miss Eleonore Robson un fort beau succès.

Il n'est guère possible, après une première représentation, de parler convenablement d'une artiste comme Miss Robson dont le talent est si souple, si fin, si personnel, mais qui pour être pleinement apprécié doit être vu plusieurs fois.

"Vera, the Medium" est une pièce d'un genre peu connu ici, pour ne pas dire nouveau. Les scènes en sont bien menées, et Miss Robson qui y tient le rôle principal est entourée d'artistes de réelle valeur. Les fréquents applaudissements qui ont salué Miss Robson lui ont dit le plaisir que causait son jeu, son interprétation du personnage si complexe, si étrange et si intéressant qu'est Vera.

CRESCENT.

Les deux représentations de cette pièce que connaît si bien notre public, "The Virginian", ont été brillantes, et autorisent à croire que celles qui suivront seront autant goûtées que les premières.

Chose assez rare, la pièce, cette année, est jouée par les mêmes sujets que nous avons applaudis l'an dernier et précédemment. Le rôle important en est tenu par M. W. S. Hart, rôle qu'a travaillé, fouillé l'éminent artiste et dont il rend les moindres nuances avec un art parfait.

Mlle Wright est une Mollie Wood charmante. Elle met en relief toutes les qualités de cette intéressante créature, candeur, sincérité, simplicité, qui contrastent si singulièrement avec la virile et parfois brutale nature des gens qui l'entourent.

La situation à Messine.

Messine, 4 janvier—M. Frank Perret, de Brooklyn, assistant du professeur Matteucci, directeur de l'Observatoire royal du Vésuve, parlant aujourd'hui du tremblement de terre en Calabre et en Sicile, a déclaré que de nouveaux chocs étaient inévitables.

Samedi soir, à 9:45 heures, une nouvelle secousse sismique a été ressentie, provoquant une violente panique dans la ville et à bord des nombreux bâtiments mouillés dans le port.

Des murailles se sont effondrées mais il n'y a pas eu de nouvelles pertes de vies.

Les géologues qui sont accourus à Messine pour y suivre les effets du tremblement de terre sont d'avis que le phénomène est l'effet d'une formation défectueuse de l'écorce terrestre et que l'effondrement de lundi dernier est identique à celui qui eut pour résultat de détacher la Sicile de la terre ferme.

Reggio, 4 janvier—Un détachement de troupes qui avait été envoyé dans les villages de la côte orientale de Calabre est rentré ce matin à Reggio.

Son commandant rapporte que les localités visitées sont en ruines et que les quelques survivants ont quitté le pays.

Un convoi de ravitaillement qui traversait Bagnara, ce matin, a été entièrement dévalisé par des affamés.

Jusqu'ici 500 cadavres ont été retirés des ruines dans les environs de Reggio.

Naples, 4 janvier—On ne s'attend pas à voir éclater un épidémie dans la zone dévastée par le tremblement de terre.

Le service sanitaire est à l'heure actuelle parfaitement organisé et a pris toute les mesures nécessaires pour empêcher la propagation de maladies épidémiques.

—:o:—

L'ex-président Castro subit une opération.

Berlin, 4 janvier — Cipriano Castro, ex-président du Vénézuéla a subi aujourd'hui une opération dans la clinique du Dr Israel.

L'opération étant d'une nature très délicate avant de s'y soumettre Castro a fait la déclaration suivante :

"Je ne puis qu'exprimer ma satisfaction de ce que cette opération soit faite ; de cette façon le monde saura que je ne suis pas venu en Allemagne dans le simple but de me débarrasser des responsabilités du pouvoir."

L'opération a parfaitement réussi et dans quelques jours l'ex-président du Vénézuéla sera complètement rétabli.

—o—

Contribution de l'empereur Guillaume.

Copenhague, Danemark, 4 janvier — L'empereur Guillaume d'Allemagne a donné l'ordre à une maison danoise d'envoyer six hôpitaux transportables de quatre-vingt lits chacun à Messine. Le coût de cet envoi sera personnellement supporté par l'empereur.

Le gouvernement danois a ordonné au croiseur "Houndal" de se rendre d'Athènes à Messine.

La musique dans les restaurants.

Dimanche soir, la police a fait cesser la musique dans plusieurs restaurants de la ville, ceux de l'hôtel St-Charles, de A. J. Fabacher, de Rathskeller entr'autres, pour que soit respectée la loi Gay-Shattuck.

Le maire hier matin, par le ministère de son secrétaire, a écrit à l'inspecteur de police pour appeler son attention sur la loi 176 de 1908, laquelle exempte de ses rigueurs les parcs publics, les lieux publics de récréation les théâtres et les restaurants.

La loi Gay-Shattuck a plus de mauvais que de bon, il faut le reconnaître, sans cependant douter de l'esprit excellent qui a animé ses auteurs ; et nous devons souhaiter que les tribunaux la trouvent entachée d'illégalité.

Eureka Homestead Society.

Les affaires de la "Eureka Homestead Society" ont été brillantes au-delà de ses espérances, comme on l'a pu voir dans un tableau que nous avons publié dimanche dernier, tableau renfermant des chiffres d'une indéniable éloquence.

Du 1er janvier au 30 juin 1908, les profits indivis net, taxes et toutes les dépenses payées se sont élevés à la somme de $26,414 03 ; et du 1er juillet au 31 décembre de la même année, ils se sont élevés à la somme de $26,374.37, faisant un total de $52,788 40.

Cette situation florissante dit hautement ce qu'est l'administration de la corporation, sage, prudente et habile. Le tableau dont nous parlons porte les signatures de MM. Alfred F. Livaudais, secrétaire agissant ; et Charles E. Wermuth, J. S. Cottman et D. Tavares, comité de révision.

Maloney en Cour.

Robert J. Maloney, le notaire infidèle dont les escroqueries ont étonné le monde, a comparu hier devant le juge Skinner sous quatre chefs d'accusation, et pour chacun, il a été requis de fournir $2,000 s'il voulait sa relaxation. Un seul témoin à charge a été interrogé pour chaque chef, Maloney refusant de citer aucun témoin pour sa défense.

Le prisonnier n'ayant pu fournir les cautionnements exigés s'est vu reconduire à sa cellule.

Les plaintes déposées contre lui et qui ont motivé sa comparution en cour hier ont toutes été formulées par M. St Clair Adams, l'avocat de district, et les victimes de Maloney dans ces affaires ont été M. Joseph Carey, Mme S. Lafontaine, Léon Badeaux et Antonio Profuna.

COLLISION.

A quatre heures hier après midi une collision a eu lieu à l'angle des rues Iberville et Claiborne entre un car de la ligne Claiborne et une charrette conduite par Theo. Watson et dans laquelle se trouvait Mme Margaret Watson. Cette dernière jetée a terre a été blessée à la tête. Elle a été pansée par les étudiants en médecine.

Edition Hebdomadaire de "Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 24. Commencé le 8 déc. 1908

LA Princesse Noire

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR PAUL MARGUERITTE

PREMIÈRE PARTIE

LES DEUX BERCEAUX

XVI

ON SE RETROUVE

(*Suite.*)

Un paragraphe à effet recherchait dans quel but cette substitution avait été commise ?

Etait-ce un crime ? Une vengeance ? On ne pouvait faire état, étant donné l'insoupçonnabilité des mœurs de M. Mitre, d'un bruit vague, de on-dit suspects recueillis dans le quartier : une maîtresse de l'honorable chef de bureau, abandonnée avec son fils, et trouvant ce moyen de casser l'enfant illégitime aux dépens de l'enfant légitime.

La police, d'ailleurs, ajoutait l'auteur de l'article, était sur la piste. Un chroniqueur de la "Vie publique," attaché aux informations judiciaires du journal, avait suivi toute la soirée l'inspecteur de la sûreté, Brunot, et constaté que ce consciencieux fonctionnaire était venu, sans se douter d'être filé lui-même, sonner à la porte d'un pavillon occupé par une certaine madame D.... — on ne donnait que les initiales, par discrétion, — rue de Longchamps, laquelle dame D.... avait disparu avec une nourrice et un bébé qu'on avait tout lieu de croire celui de monsieur Mitre.

Et l'article se terminait par ces mots :

"Quel est ce mystère ? La "Vie publique" le saura et ne manquera pas d'en faire part à ses lecteurs".

—Ma parole, maugréa M. Salvande, ces gaillards feront bientôt notre métier. Après tout, ils s'en tirent presque aussi bien les professionnels.

Enfin l'aube s'était levée pour Jeanne. Elle avait fait sa toilette. La nounou avait commencé la sienne et celle de la petite fille, qu'elle changeait de linge en utilisant les couches du petit Jacques.

Madame Berly, obligeante, avait apporté de l'eau chaude et un grand bain de pied pour tremper le bébé.

En la voyant aller et venir, si alerte, malgré son infirmité, Jeanne se demandait si elle n'avait pas rêvé, en assistant au conciliabule étrange de cette nuit.

—Que prendrez-vous pour déjeuner, demanda la bossue, du lait, du chocolat ?

Jeanne remercia, elle n'avait aucune faim ; mais la nounou annonça un appétit vorace pour le café au lait accompagné de tartines.

Madame Berty descendit moudre le café dans sa cuisine.

Véra Nespoff n'apparaissait pas malgré sa promesse, et il était sept heures du matin. A sept heures et demie, on ne la vit pas davantage. Madame Berty apportait le café au lait de la nounou.

—Vraiment, madame, vous ne voulez rien prendre ? Notre amie mademoiselle Nespoff me grondera.

—Elle m'avait promis d'être ici de très bonne heure. Je commence à m'inquiéter.

—Oh ! dit la bossue, avec un accent de foi et un éclair de beauté sur son visage minable, ce que mademoiselle Véra promet, elle le tient toujours.

—Ne pourriez-vous, en attendant me procurer le journaux du matin ?

—Mais certainement, je vais vous les chercher, ou, plutôt, père va y aller.

Elle cria dans l'escalier :

—Papa ! Papa !

Un pas lourd, qui rappela à Jeanne celui qui l'avait inquiétée cette nuit, se fit entendre.

Un grand vieillard au nez rouge, aux yeux humides, au regard absent, se montra.

—Quels journaux désirez-vous demanda Berty.

Jeanne désigna les principaux qu'elle connaissait.

—Vous entendez, papa, allez vite.

—Je.... je n'ai pas d'argent, fit le vieillard, d'un air hébété.

—Eh bien, vous direz à la marchande du kiosque que c'est pour moi ; elle me connaît.

Le vieillard parut déconcerté. Jeanne, bien vite, mettait la main à sa poche, mais d'un geste et d'un regard expressif, madame Berty l'invitait à s'abstenir, et quand le vieux, en grommelant, eut descendu les marches :

—Il aurait été boire l'argent que vous lui auriez donné....

Elle ajouta, comme pour s'excuser de révéler ainsi l'infirmité morale de son père :

—Si vous l'aviez vu autrefois, mon pauvre papa ; c'était un homme intelligent, cultivé, bien au-dessus de sa condition.

"Mais les malheurs, des souffrances que je ne souhaiterai pas à mon plus cruel ennemi, ont brisé son caractère, affaibli sa raison, fait de lui une ruine vivante : c'est une victime.

Et elle ajouta tout bas :

—Et cela aussi se paiera !

De quels malheurs, de quelles souffrances voulait-elle parler ?

Jeanne, avec émotion et malaise, se rappela la scène qu'elle avait surprise au voyeur lumineux.

Le vieillard revint avec les journaux. Avidement Jeanne s'en empara. Son cœur battait à grands coups.

Elle s'enferma pour les parcourir, craignant que son agitation ne la trahît.

Dans le premier qu'elle ouvrit, rien. Dans le second, rien non plus. Dans le troisième, rien.

Découragée, elle ouvrait sans espoir le quatrième qui était la "Vie Publique", quand, au milieu de la première page, les manchettes et les sous-titres : "Un étrange mystère. Deux enfants perdus", lui sautèrent aux yeux....

Elle fut comme éblouie : son émotion était si forte que la feuille tremblait dans sa main.

Avenue Malakoff, M. Mitre ! Elle ne retenait que ces deux mots, qui lui semblaient les plus beaux du monde, Jacques était là, recueilli par de braves gens. On allait le lui rendre !

En mots entrecoupés, elle expliquait à la nounou l'accident, l'erreur ; car c'était une erreur, l'évidence le criait.

On allait ravoir Jacques. La nounou pleurait et riait à cette idée.

Et, en hâte, Jeanne épinglait son chapeau, appelait madame Berty :

—Véra n'arrive pas et il faut que je parte, que je parte immédiatement.

—Vous avez l'air heureux.

—Je le suis !

Mais par prudence, elle n'en confia pas la raison à son hôtesse, qui pourtant lui était sympathique, et réclama sa note.

—Oh ! madame, vous êtes ici chez mademoiselle Nespoff ; je ne puis rien accepter.

Elle insistait en vain ; la bossue, avec une bonne grâce de femme du monde, les reconduisait en bas, et par le couloir obscur, au seuil du cabaret.

—Adieu, madame. Merci encore de votre bonne hospitalité.

—Et si mademoiselle Nespoff vient après votre départ, elle s'inquiétera ?

—Dites-lui que je serai passée chez elle, à son domicile, qu'en tous cas elle me trouvera chez moi.

—Je le lui dirai ; au revoir, madame, soyez heureuse.

De quel pas, entraînant la nounou essoufflée par Jeanne Dandré marchait ! par la rue Vineuf, elle atteignit le Trocadéro...

Pauvre Aurore ! Chère amie si malheureuse ! Soupçonnait-elle son bonheur, savait-elle ? Avait-elle lu la "Vie Publique" ? Quelle délivrance pour elle d'apprendre que son Jacques était sain et sauf.

Et à l'idée des larmes de joie que verserait la pauvre mère, Jeanne éprouvait une ivresse mêlée encore d'un reste de crainte. Tant qu'elle n'aurait pas revu son petit....

Elle n'attendit même pas la Louise, qui satisfaite, répétait avec importance, toute suante et rouge, tant elles marchaient vite :

—Et ils ne diront pas ces gens qu'on n'a pas eu soin de leur petite. Vous leur raconterez, madame, comme elle a bien tété !... Pourvu que mon "petit prince", il n'ait pas été malheureux !

—Mon Dieu, c'est vrai ; pourvu qu'il ne soit rien arrivé à ce petit !

Un chaud et froid est si vite pris, du mauvais lait ou une maladie contagieuse.... Mais non, la situation bourgeoise et connue de M. Mitre la rassurait ; elle allait retrouver le bébé beau et sain.

Et elle pressait, pressait le pas, come si son cœur battant à force l'entraînait.

Chez les Mitre au contraire, l'angoisse régnait.

M. Mitre, lui aussi, avait lu la "Vie Publique".

D'un haussement d'épaules, il